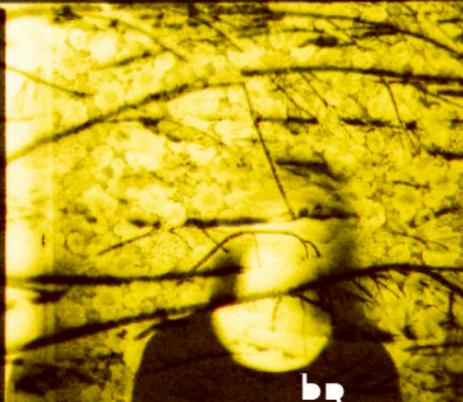
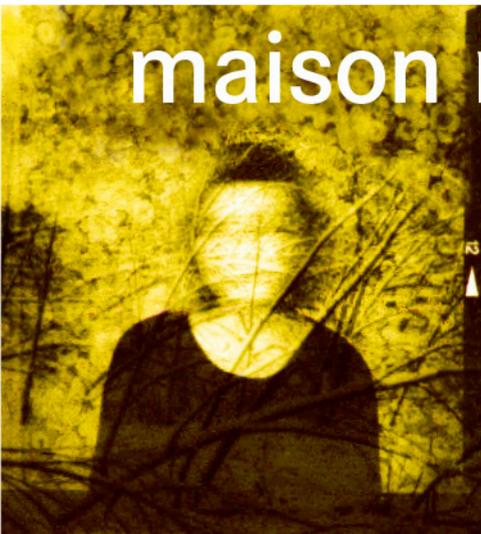




Aliénor Debrocq

# maison miroir



br

la brune

## Présentation

C'est, dans un quartier résidentiel où les prix de l'immobilier deviennent inabordables, une maison partagée en deux habitations jumelles, que ne sépare qu'une mince cloison laissant filtrer les rires et les cris. D'un côté vit Rose avec son mari et leur petite fille. Rose vient de perdre un bébé en cours de grossesse et traverse silencieusement une dépression où s'agitent des désirs inavouables. De l'autre, Nour est la fille secrètement rebelle d'une famille nombreuse d'origine marocaine, prise en étau entre loyauté et asphyxie, qui feint la soumission tout en repoussant les frontières imposées à son sexe. La guerre est déclarée entre ces deux foyers, l'un opprimé par la vie bruyante de ses voisins, l'autre à l'étroit entre des murs où s'entassent trop de générations. Un jour où elle erre dans les rayons d'un grand magasin, Rose croise Nour, qui y travaille. Les deux femmes ne vont plus pouvoir s'ignorer. Les questions qui les taraudent sur leur féminité, la puissance de leur corps et de leurs pulsions, leur identité dans un monde taillé pour les hommes, vont même les conduire l'une vers l'autre.

Sur la double trame de la cohabitation des communautés et de l'émancipation féministe, Aliénor Debrocq dévoile l'intériorité fiévreuse de deux femmes qui remettent en cause leur manière de vivre le couple, la sexualité et l'amour...

*Aliénor Debrocq enseigne la littérature et la « mise en récit » dans deux écoles d'art à Bruxelles. Elle est l'autrice de nombreux textes parmi lesquels deux romans : Le Tiers sauvage aux Éditions Luce Wilquin (2018) et Cent jours sans Lily chez ONLIT Éditions (2020). En 2017 elle a reçu le prix Franz De Wever pour son recueil de nouvelles, À voie basse (Quadrature). Elle écrit également pour la jeunesse et pour la scène.*

## **De la même autrice**

### **Romans**

*Le Tiers sauvage*, Éditions Luce Wilquin, 2018 (poche, ONLIT Éditions, 2022)

*Cent jours sans Lily*, ONLIT Éditions, 2020

### **Roman jeunesse**

*Bulldozer*, illustrations d'Evelyne Mary, CotCotCot Éditions, 2022

### **Nouvelles**

*Cruise control*, Quadrature, 2013

*À voie basse*, Quadrature, 2017 (prix Franz De Wever, 2017)

*Lisières*, photographies de Philippe Mailleux, ONLIT Éditions, 2021

*Le Dîner procréatif* dont il est question dans la première partie du roman est une œuvre de Prune Nourry (2009).

Photographie de couverture : © Mark Cocks / Millennium Images UK

© Éditions du Rouergue, 2022

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Aliénor Debrocq



maison miroir

la brune au rouergue

*À Gaspard et Nicolas,  
pour l'impossible joie*

*Quel genre de femmes sommes-nous,  
si nous nous soustrayons au regard des hommes ?*

*Pauline Harmange, Moi les hommes, je les déteste*

# I

## **NOUS IRONS AU BOIS**

*Jeanneton prend sa faucille pour aller couper des joncs  
En chemin elle rencontre quatre jeunes et beaux garçons  
Le premier, un peu timide, lui caressa le menton  
Le second, un peu moins sage, la coucha sur le gazon  
Le troisième, un intrépide, lui souleva le jupon  
Ce que fit le quatrième n'est pas dit dans la chanson*

Chaque jour, Rose les observe par la fenêtre. À l'heure du goûter, elle se place dans l'angle de la chambre, contre le radiateur brûlant, et épie les enfants à travers le vitrage super-isolant. Au début, elle se contentait de guetter le retour de sa fille. Une voisine se charge d'aller la chercher à l'école le temps que Rose récupère : « L'affaire de quelques jours seulement », a promis Birgit Brookfield, mais Rose a le bas-ventre lancinant et perd encore du sang. Les enfants des voisins arrivent toujours les premiers. Au début, elle n'y prêtait pas attention, ne prenant pas la peine de détailler la cohorte des bonnets et capuches multicolores gambadant le long du trottoir. Mais le troisième ou le quatrième après-midi, son regard s'est attardé sur la plus jeune – une fillette d'environ quatre ans –, l'isolant brièvement des autres. La gamine marchait sous la neige fondante en tirant la langue pour avaler les flocons, ses yeux sombres ouverts sur l'immensité du ciel. Depuis lors, l'image de la petite fille hante Rose. Elle prend désormais soin

d'observer les enfants – tous les autres sont des garçons –, détaille leur allure, leur expression. Si elle entrouvre la fenêtre malgré le froid, elle peut même entendre leurs rires éclater dans le silence de l'hiver qui n'en finit pas.

La plupart du temps, c'est la grand-mère qui les escorte. Les mercredis et vendredis, ils sont tous là, horde de cousins réunis jusque tard dans la nuit, quand leurs parents les pousseront sans ménagement sur la banquette arrière du break au moteur ronronnant. Le couper pour ne pas troubler la tranquillité du voisinage ne leur viendrait pas à l'esprit, râle souvent le mari de Rose. La petite fille aux yeux sombres ne va nulle part à la nuit tombée : elle vit là, avec ses frères, ses parents, ses grands-parents et sa jeune tante. Elle fréquente déjà l'école, tandis que le petit dernier reste à la maison toute la journée. C'est lui qui perfore les nuits de ses vagissements, lui encore qui hurle au beau milieu du jour, lui toujours qui pleurniche dans la soirée. Les deux grands frères sont tout aussi bruyants. Ensemble, les quatre enfants de la maison voisine forment un magma constant de cris, de pleurs, de martèlements, de mélodies électroniques, de jingles télévisés – sans oublier les vociférations des parents.

Rose passe la plupart de ses journées chez elle. Avant, elle y recevait aussi ses clients, mais elle a modifié ses habitudes depuis que la maison voisine est devenue une boîte à décibels. Elle n'ose plus accueillir personne, se sent prise en otage du vacarme, guette avec crainte le retour de la marmaille, comme la nomme son mari. Dès que la petite troupe bariolée passe le portail et s'engouffre à côté, Rose sait que le tintamarre va traverser les murs. Finie, la tranquillité. La voisine d'en face frappera bientôt deux coups brefs contre la porte pour lui ramener

sa fille, et Rose s'efforcera d'occuper la petite jusqu'à l'heure du dîner, luttant pour faire abstraction du brouhaha qui suinte du mur. Boucles d'Or n'en sera que peu affectée, levant de temps à autre la tête pour demander si ce sont les voisins qui font tout ce bruit, Maman ?

Mais la petite fille d'à côté. Celle qui mange les flocons. Celle qui – Rose s'en est aperçue – ne prend pas souvent part aux jeux des garçons. Cette petite fille, Rose la regarde différemment. Elle aussi doit avoir des copines de classe qui, comme celles de Boucles d'Or, portent des robes et des collants, parlent toute la journée de fées et de princes charmants. Elle aussi doit s'endormir entourée de doudous, à la lumière d'une veilleuse animale, bercée par le brouhaha des plus grands. Elle aussi doit rêver de grandir, d'échapper à la surveillance familiale pour ne plus devoir tenir la main de sa grand-mère quand elles remontent la rue à la traîne, derrière les frères et les cousins. Cette petite fille... Quand Rose et Roger évoquent la possibilité d'acquérir la maison voisine, où vit cette trop nombreuse famille, pensent-ils à elle et à ce qui l'attend ?

Planquée dans l'angle, une épaisse protection hygiénique entre les jambes, le bas-ventre collé au radiateur pour assoupir les crampes, Rose l'observe encore et encore, insatisfaite de ce qu'elle voit. Agacée par son accoutrement bon marché, ses nattes trop serrées et sa parka vulgaire, Rose est pourtant séduite par l'ovale du visage, les yeux brillants, la mine sérieuse, les joues mates et le cou frêle, sans écharpe, qui se tend vers le ciel chaque fois que la fillette bascule la tête en arrière pour embrasser l'infiniment grand. Cette petite fille, Rose la voudrait serrée contre elle pour la bercer en son sein, oubliant un instant le vide dans son ventre et la douleur qui ne passe pas. Cette petite fille, Rose ne veut pas qu'elle s'en

aille. Elle est en tout point différente de Boucles d'Or, dont la blondeur potelée ne s'embarrasse pas des frimas. En tout point étrangère, exotique et séduisante, malgré le peu d'empathie que Rose ressent pour ses parents. Peut-être que commencer par l'aimer, elle, serait faire un pas en direction de sa famille ? Peut-être est-ce le début de la bienveillance ?

## 2

C'est pliée en deux par le sang des règles qui lui gonfle le ventre qu'on retrouve Rose quelques semaines plus tard. Dans le salon où elle s'est réfugiée sur le canapé crème, elle goûte à ce qui s'approche le plus d'un silence qui ne durera pas. Heure vaporeuse de la sieste pour l'homme et l'enfant, alors qu'elle a capitulé depuis longtemps face au manque de sommeil, à cette impossibilité coutumière de s'endormir aux côtés du mari qui sombre en un instant vers l'oblique des rêves – paupières, muscles des épaules, poils de barbe, membres lourds de semaines trop remplies. Bientôt l'été reviendra, charriant avec lui son lot de promesses éphémères – fêtes arrosées, fragrances florales, graminées rebelles, route embouteillée des vacances. Mais les quinze degrés de ce samedi d'avril ne laissent en rien présager l'amélioration à venir. Fronçant les sourcils, Rose balance le poids du corps sur l'autre fesse, déplie les jambes, lisse ses cheveux dans

un geste qui lui vient de loin – des premières séductions, des vingt ans.

Attentive à la douleur qui lui enserre le bas-ventre, elle ferme les yeux et visualise l'écarlate corolle qui se déploie en elle pour mieux s'évacuer, glisser, couler hors de son corps. L'angle mort de la féminité, songe-t-elle en lissant mécaniquement sa chevelure platine une nouvelle fois. Ce n'est pas pour cette fois – et cette pensée, qui devrait l'engluer dans le doux-amer de la mélancolie, l'auto-apitoiement, ne lui procure aucune sensation. Au mieux une irritation trahie par le léger tremblement de sa main alors qu'elle gratte du bout de l'ongle une infime tache de salive sur le canapé. Chat ? Enfant ? Rose a renoncé à identifier les fluides qui ponctuent son intérieur autrefois immaculé. Le satin des magazines n'est plus pour elle, elle le sait.

Résignée, elle quitte le sofa, s'assied face au secrétaire qui lui sert de bureau d'appoint, entreprend de pianoter quelques lignes sur le clavier rétroéclairé de son ordinateur portable. Relevant la tête, elle détaille son reflet fatigué, puis celui de l'espace qui s'étend derrière elle jusqu'au hall d'entrée. C'est comme si elle contemplait la maison miroir. Comme si le mur mitoyen avait été abattu et qu'elle pouvait appréhender l'espace qui s'étend de l'autre côté. Le volume des voisins, pareil au sien. Le secrétaire vitré n'est plus seulement un meuble de famille mais le seuil vers l'ailleurs imaginé tant de fois. Enhardie par cette perspective, Rose se lève, gagne la salle à manger où elle répète l'exercice dans la vitrine du buffet en noyer. À nouveau, l'architecture virtuelle se déploie, repousse les murs, double la superficie de sa propre maison. Nous devrions tout vitrer, se dit-elle. Toute la surface de ce mur trop fin qui, depuis des années, lui vrille les nerfs et aiguise la

colère de Roger. Leur maison est assez grande, là n'est pas la question. C'est la mitoyenneté qui pose problème, car derrière ce mot s'en cachent d'autres, terrifiants : voisinage, nuisances, conflit, impuissance. Depuis la naissance de Boucles d'Or, Rose et son mari partagent leur intimité avec ceux d'à côté. « L'épaisseur d'une brique, une minuscule putain de brique, répète inlassablement Roger avec énervement. Qui donc était assez idiot pour construire des maisons jumelles sans les isoler ? Les bâtisseurs d'il y a cent ans n'avaient aucune idée de ce qu'implique une telle proximité ? »

Quand il tempête ainsi, Rose bat en retraite, se replie dans l'univers de percale de sa chambre à coucher. Elle se sent visée par sa colère. Bien qu'étant architecte, elle ne peut apporter aucune solution à la mince cloison qui les sépare des voisins. Il faudrait isoler, voire doubler le mur mitoyen, mais on perdrait alors un volume considérable et tout serait à recommencer – plomberie, électricité, plafonnage, planchers, parachèvements. Les bruits aériens seraient certes atténués, mais pas les bruits d'impact : le martèlement des pas, le choc des escaliers. Rose sait, pour avoir étudié le problème en profondeur, qu'il n'existe aucune solution.

Face au buffet, le regard plongé dans la vitre qui reflète même le jardin, Rose se dilue, noie ses pensées, goûte au silence avant que les enfants de la maison miroir rentrent en vociférant, leurs cris surpassant le piaillage de Boucles D'Or, enfant unique qui se contente de chuchoter parmi ses poupées. Alors elle se décide, cherche les mots justes pour écrire au propriétaire d'à côté, tente une nouvelle fois de le séduire en jouant les ingénues. L'amadouer, l'apitoyer. Elle espérait que Roger s'en chargerait mais il a esquivé d'une phrase à peine ébauchée. D'ailleurs elle l'entend ronfler au-dessus d'elle. Le

bruit sourd et régulier traverse la couche de pin qui charpente la maison, vient la cueillir sur son divan et se mêle aux voix qui lui parviennent à travers le mur. Les enfants sont-ils quand même à la maison ? L'aîné ne fait plus de sieste et ses cousins non plus. Seuls les deux plus jeunes dorment encore l'après-midi, mais cela ne durera plus très longtemps. « Il faut qu'ils déguerpissent dans l'année qui vient, répète son mari à longueur de temps. Tu imagines, Rose, s'ils décidaient d'avoir encore un enfant ? Déjà qu'ils nous pourrissent la vie jour et nuit. Ils le font exprès, j'en suis sûr ! » Rose sait que ce n'est pas vrai, qu'il se donne trop d'importance : ceux d'à côté ne font que vivre sans penser à eux, qui tentent de faire pareil.

Elle soupire, chasse la pensée du mari et les voix des enfants, se décide à répondre à Norbert, soumettant ses remarques, énumérant les documents manquants – preuve de conformité électrique, certificat énergétique, factures des travaux réalisés par le passé. « À se demander s'il n'essaie pas de nous arnaquer, ce vieux pirate. » La voix de Roger vient à nouveau crever sa bulle. Elle se mord la lèvre, guette ses ronflements, se réjouit lorsqu'elle les détecte, puissamment réguliers. Il met autant d'énergie à dormir qu'à râler contre le monde entier. Des pensées lui viennent à propos de chances et de choix, de routes qu'on emprunte et de voies qu'il faut suivre jusqu'au bout. Et la liberté ? Est-elle désormais réduite à la netteté douteuse du canapé crème ? Rose secoue la tête. Les mots se forment malgré elle, comme un slogan publicitaire, d'une écriture cursive d'école primaire : « Il y a plus malheureux que toi. »

Le surlendemain, elle a changé de place et de posture : la voici dans la cour, posée sur le tranchant d'une chaise en tek qu'elle a voulue subtilement Art Déco sans en faire trop. Rose

redresse le dos, évalue sa posture dans le reflet de l'écran dont elle a boosté la luminosité pour s'octroyer le luxe de rédiger son rapport au soleil de midi. Elle en fait trop, elle le sait. Est-ce à cause de son prénom ? Rose est dans « prose », et peut-être est-ce là qu'il faut chercher l'origine de son sens du phrasé, quand personne n'attend qu'elle transforme un simple exposé de chantier en littérature ?

Douze lignes seulement : elle s'arrête, prête l'oreille aux bruits de tonte et de taille, aux chants de merle et de mésange, reprend, virgule, détaille les angles et les arêtes, saut à la ligne, la perfection d'un faux plafond fraîchement fixé, point-virgule, la douce poésie d'une cloison ajourée, deux points, s'autorise quelques fioritures autour des matières et des teintes, même s'il ne s'agit là que d'un document intermédiaire pour clients de moyen calibre – couple insipide dans la bonne quarantaine ayant récemment hérité, s'octroyant le plaisir tiède de la demeure plus spacieuse dont ils ont tant rêvé. Luxe de pacotille, rêve petit-bourgeois ! Mais tout l'art réside dans la capacité de Rose à se fondre dans le décor, à infiltrer les aspirations des autres, à s'effacer pour devenir à son tour miroir et reflet, présage d'un avenir radieux.

Pouffant de rire dans la chaleur de midi, Rose s'étire, ajoute un point final au rapport aussi léger qu'un carré de soie, envoie valser ses sandales et s'avance pieds nus dans le jardin. Lentement, elle joue à traverser la pelouse en évitant l'ombre des arbres, sautillant d'une tache de soleil à l'autre. Rose est aussi dans « rosée » mais, à cette heure déjà avancée de la matinée, l'herbe est sèche et piquante, parsemée de pâquerettes (autorisé), de trèfle (toléré), de plantain, de liseron et de pissenlits (hautement prohibé). Nouveau soupir, nouveau mouvement inconscient des mains dans les cheveux :

c'est pourtant aujourd'hui que devait venir l'homme à tout faire qui leur sert de jardinier.

Pour tromper l'exaspération, elle regagne sa place, entreprend de consulter sa boîte de réception, découvre un nouveau message de Norbert. Elle double-clique sur le fichier joint, un rapport d'expertise vieux de trois ans : l'état des lieux d'entrée des locataires qu'il avait promis d'envoyer. La description, longue de treize pages, rédigée par un expert immobilier au patronyme imprononçable, est ponctuée de photos de mauvaise qualité. Le vieux espère que cela pourra les aider dans leur réflexion. Rose parcourt le document, passe en revue les photos pixélisées. Sur ces images, la maison d'à côté est inoccupée. Rien à voir avec son état actuel : le « souk » (le mot est de Roger) dans lequel s'entasse la trop grande famille qui l'occupe. Un bordel sans nom, d'après ce qu'ils entrevoient quand le grand-père oublie de baisser les volets.

Norbert était revenu vers eux après trois ans de silence à propos d'un détail de mitoyenneté : une histoire de descente d'eaux pluviales à régler. Jamais Rose et son mari n'auraient cru que le vieux saisirait cette occasion pour leur adresser d'interminables courriels au sujet de sa santé qui se détériorait, de sa maison qui se dégradait et de ses locataires qui lui avaient proposé de l'acquérir pour une somme confortable à grand renfort de billets sous la table. Mais Norbert avait décliné leur offre et renouvelé le bail. Peu de temps après, le vieux avait pourtant résolu de mettre la maison en vente et s'était rendu chez son notaire pour lancer le processus d'expertise. Rose et Roger souhaitaient-ils toujours l'acheter ?

Ils avaient tergiversé avant de répondre : manifester trop d'enthousiasme risquait de desservir leur cause. Le vieux était

filou, il en profiterait pour faire monter les prix et jouer le coup de la surenchère face aux voisins. Il n'arrêtait pas de se vanter de la superficie du terrain, de l'attractivité du quartier, du marché en hausse. Dans ses courriels devenus hebdomadaires, il ne cessait d'énumérer les acquéreurs potentiels – anciens locataires, promoteurs immobiliers, eurocrates fortunés. « Il fabule complètement », soupirait Roger, mais Rose savait que le vieux n'avait pas tort : leur quartier avait longtemps été épargné par la spéculation, les prix étaient encore abordables, les espaces verts ne cessaient d'être grignotés au profit de nouveaux îlots résidentiels dont les agences vantaient le charme bucolique. La ligne RER serait un jour finalisée, rendant ce coin de fausse campagne accessible rapidement depuis le centre-ville. Tous les critères étaient rassemblés pour que le prix au mètre carré grimpe en flèche. Bien entendu, il était difficile d'établir ce que ce vautour décati connaissait réellement du marché. Mais il n'était pas complètement gâteux et disposait d'une connexion Internet comme tout le monde, même si la moitié de ses courriels se perdait. Rose et Roger avaient donc joué la prudence et avancé leurs pions avec précaution. Ils n'avaient répondu que très vaguement à ses sollicitations, s'inquiétant de l'état de dégradation de la maison : « Les occupants n'entretiennent absolument pas le jardin, avait écrit Roger, sachant qu'il tirait là sur une corde sensible. Et vu la suroccupation des lieux, nous craignons que vos récentes rénovations ne soient déjà détériorées. Saviez-vous qu'ils ont installé une antenne parabolique sans votre autorisation ? Ils ont d'ailleurs massacré la brique du pignon arrière. »

Avant de les envoyer, Rose et Roger relisaient leurs réponses avec soin, surveillant leur propension aux jérémiades et aux reproches. Il ne servait à rien d'accabler le vieux en énumérant

les nuisances causées par ses locataires : Norbert se moquait bien de leur attitude irrespectueuse tant qu'ils payaient leur loyer. Pourtant, quelque chose semblait avoir changé. Il s'était mis à se plaindre du manque de considération dont il souffrait, expliquant comment le frère aîné menait l'affaire à la baguette, l'obligeant à effectuer des travaux imprévus ou proposant de s'en charger, puis lui envoyant la note, salée. « On dirait qu'il a peur, avait constaté Roger. Qu'il cherche un moyen de s'en débarrasser. »

### 3

Quand le changement horaire va-t-il opérer ? se demande Rose en quittant la gare de Calais-Fréthun. Quand le train quittera le tunnel pour émerger dans le brouillard anglo-saxon ? Mais il n'y aura pas de brouillard aujourd'hui : les prévisions météorologiques promettent enfin l'éclosion du printemps. Seize degrés Celsius d'un franc soleil sous lequel Rose marchera, légère, son parcours bien en tête. Entre ses jambes, le sang coule à nouveau. Elle l'a guetté des jours entiers sans qu'aucune trace rosée n'apparaisse, puis il s'est brutalement manifesté la veille, vif et fuyant. Deux taches écarlates, puis plus rien jusqu'aux toilettes du train où elle a constaté le retour de l'hémorragie. Ses cycles se régularisent.

Brutale obscurité du tunnel dans lequel plonge le train pendant vingt-deux minutes – Rose l'a déjà calculé lors d'un précédent trajet. Elle ôte ses lunettes de soleil, contemple son reflet chiffonné. Cheveux retenus en arrière, maquillage discret, tailleur conforme au programme de la journée. Dans quelques

mois, elle aura tout oublié des émotions du moment présent, du temps qu'il fait, du groupe scolaire trop bruyant qui l'entoure, des rêves encore précis de la nuit, de l'itinéraire pédestre qu'elle empruntera à la sortie du métro, ligne Victoria, station Pimlico. Ne restera que la date, reliée à d'autres moments de sa ligne du temps. D'ici un an ou deux, elle aura même perdu de vue l'existence de cet aller-retour londonien parmi d'autres : il lui en restera peut-être une image, une phrase, l'ombre d'une rencontre, une anecdote, un détail, mais d'autres journées similaires auront effacé le souvenir de celle-ci.

Rose est assise côté couloir. Personne côté fenêtre. Devrait-elle retourner aux toilettes pour contrôler l'afflux sanguin ? S'assurer qu'elle ne doit pas changer de protection ?

« C'est normal que tu en perdes moins qu'avant, déclarait sa gynécologue la veille, l'index pointé sur l'écran de l'échographe. Tout est parfait, la paroi de ton utérus est redevenue filiforme.

– Filiforme. J'ai enfin un truc filiforme mais personne ne le voit », a chuchoté Rose, rêveuse.

Birgit Brookfield a ri de surprise, et Rose a détourné les yeux du moniteur pour l'observer en douce. La phrase lui avait échappé dans un souffle, le sourire léger, l'œil pétillant. Tiens, je peux la faire rire, s'est-elle étonnée. J'ai ce pouvoir sur elle. À cette pensée, un frémissement a parcouru sa peau malgré l'absence de pudeur de sa position – jambes écartées, sexe exposé, laissant Birgit manier la sonde sans rien percevoir d'autre qu'une faible gêne. Rose aimerait vivement ressentir du plaisir au moment où le médecin enfle son gant pour pénétrer, palper, masser son intimité, mais il n'en est rien. L'acte est purement médical et, pendant tout ce temps, il leur faut l'une et l'autre entretenir la conversation. Décrire et commenter ses

saignements, scruter l'écran pour vérifier qu'aucune anomalie ne s'est développée depuis le mois précédent. Car des complications sont toujours possibles, même si Rose s'est efforcée de ne pas traquer le sordide dans la fange du Web comme elle le fait si souvent. Après le curetage, elle avait écumé les forums et les sites spécialisés en quête de témoignages. Espérant trouver quoi ? D'autres femmes qui, comme elle, avaient perdu un début de bébé ? Un embryon à peine formé ? Il y en a des dizaines de milliers. Une sur trois ou quatre, selon les études statistiques. Internet regorge de leurs récits larmoyants : de quoi passer des nuits entières les yeux rivés à l'écran.

Jusqu'à sa rencontre avec Birgit Brookfield, Rose ignorait qu'elle aimait les femmes. Elle est la première qui lui fasse cet effet. Depuis la naissance de Boucles d'Or, Rose ne désire rien davantage que pouvoir se réveiller chaque matin aux côtés de Birgit pour la contempler. Détailler encore et encore ce point invisible entre l'échancrure de son pull en cachemire et la pointe de ses cheveux lâchés ; la peau recouvrant si finement le relief de sa clavicule. Rose voudrait y poser les lèvres puis s'y blottir tout entière, bercée par la voix de Birgit qui continuerait à recevoir ses patientes au fil de la journée. Et Rose s'assoupirait, microscopique, enfouie contre sa peau tiède, repliée dans ce creux de l'épaule dont la praticienne a certainement conscience – sinon pourquoi porter des pulls si décolletés, qui révèlent parfaitement les angles de son ossature et les prémices de ses seins ? Rose pourrait dresser la liste de ce que portait Birgit à chacun de leurs rendez-vous tout au long de l'hiver. Et même entreprendre le recensement de sa garde-robe en fonction de leurs entrevues, année après année. Il n'y a hélas que peu de raisons valables de se rendre chez sa gynécologue.

Depuis sa fausse couche, seule une autre grossesse pourrait permettre à Rose de la voir à nouveau régulièrement...

Arrivée à la station Pimlico, Rose se réjouit de la douceur de l'air et des odeurs qu'elle retrouve avec plaisir. C'est le seul prétexte qu'elle a trouvé pour fuir son quotidien de temps à autre : participer à un cycle de formation sur les végétaux dans l'architecture, ou comment construire une habitation à base de matériaux vivants. Le séminaire se donne à Londres un jeudi sur deux. Une coûteuse échappée qu'elle ne pourra pas rentabiliser financièrement – les chances sont minces qu'un de ses clients ait l'audace de lui commander une véranda en « Tree Shaping » ou des murs en champignons. Mais elle a besoin d'y croire malgré tout. De rêver à d'autres espaces, de nouvelles possibilités, comme ces formes habitables s'inspirant d'arbres creux où s'abriter.

À l'heure de la pause déjeuner, Rose faussera compagnie à ses collègues séminaristes et marchera jusqu'à la Tamise, longeant les pelouses de Pimlico Gardens. Elle s'assiéra sur un banc et rêvera à cette autre vie qu'elle aurait pu avoir si elle était restée à Londres après les trois mois de stage qu'elle y a passés vingt ans plus tôt. Quelle carrière elle aurait pu mener. Quel autre homme que Roger elle aurait pu rencontrer. Peut-être parviendra-t-elle à oublier quelques instants l'irritation permanente qu'elle ressent en présence de son mari ? Peut-être se surprendra-t-elle à imaginer le quitter pour tout recommencer ailleurs, sans homme et sans béquilles ? Rose est presque dans « Roger », mais pas tout à fait...

Dans le métro qui la ramène vers St Pancras en fin de journée – ligne bleu clair, Victoria, six arrêts depuis Pimlico –, Rose

jette son dévolu sur une jeune femme inconnue, sans espoir de retour. Ovale du visage, lèvres pleines, sourcils épais, yeux globuleux cernés de noir, cheveux soyeux qui cascadedent de part et d'autre des épaules, regard inquiet en perpétuel mouvement. Elle tient entre ses ongles vernis de rouge un long tube cartonné – architecte, elle aussi ? Beauté exotique qui renvoie Rose à toute une tranche du passé colonial britannique... L'Inde est à deux pas, sa peau à moins que ça. Mais elle n'ose rien entreprendre et mesure soudain la frustration des hommes, leur sourde impuissance face aux bouches, aux chevelures, aux silhouettes cambrées, aux hanches chaloupées. Comment résister ? Rose ne subit pas l'assaut quotidien de la testostérone mais elle a lu des choses à ce sujet. Et pour une fois c'est elle qui doit se retenir d'avancer la main vers la belle inconnue pour frôler, caresser, esquisser les mouvements du désir. L'autre ne comprendrait pas son geste et lui rendrait son sourire comme à n'importe quel spécimen de la gent féminine croisée dans la rue. Comment laisser voir l'attirance sans l'imposer ?

À la gare, Rose achète en hâte des sandwichs triangulaires qu'on appelle chez elle « tartines », ainsi que des scones, des cookies et des bonbons pour sa fille qui d'habitude n'y a pas droit. Culpabilité acquittée à bon prix de la mère de famille absente pour la journée, qui rentrera tard dans la nuit de l'enfant endormi. Roger non plus n'aura pas conscience du retour échevelé de sa femme, le manteau recouvert de la poussière londonienne et le front nuageux, empli du parfum de la belle étrangère frôlée sur le quai du métro. Peut-être serait-il bon de demander conseil à son mari sur les mille et une façons de séduire sans lourdeur ? Mais quand Rose l'a rencontré quinze ans plus tôt, c'est elle qui a induit le mouvement, esquissé les

premiers pas, impulsé la chorégraphie amoureuse et ouvert le bal. « Je n’aurais pas pensé que je pouvais te plaire », avait-il tardivement confessé. L’homme de Birgit a-t-il lui aussi attendu qu’elle fasse le premier pas, bistouri en main, sourire de louve en coin ?

Dans le train du retour, Rose ouvre le paquet de bonbons et laisse le sirop de glucose l’ensorceler. Raisin, sureau, cassis – arômes naturels sans colorants ni exhausteurs de goût. Les joueuses gommées en forme de porcelets lui sourient. De jolies têtes de cochons pour souligner la protéine animale présente dans leur composition ? Bonbons « made in Germany » pour une grande marque basée au Royaume-Uni. Comblé le trou dans son ventre par le sucre est une habitude récente, contractée depuis le terrible mois de février et la perte de l’embryon. Elle n’a pas trouvé d’autre alternative à la dérive. Seuls les sourires de Birgit pourraient la tirer de sa léthargie, mais leurs rendez-vous se sont espacés et, cette fois, Rose n’a trouvé comme ultime prétexte pour la revoir qu’un dépistage du papillomavirus à renouveler avant l’été. Ensuite, ce sera le néant pendant un an.

Quand le train arrive en gare de Lille-Europe, Rose a dévoré la moitié du paquet, laissant fondre les gommées l’une après l’autre contre son palais. Elle calcule grossièrement les calories ingurgitées. Pas son genre, de se soucier de la nourriture à ce point. Sans se laisser distraire, elle enchaîne avec deux tartines au saumon dont la douceur du fromage frais citronné la touche au cœur. Les Anglais ont le sens du réconfort. « Un nuage de lait dans votre thé ? » suggérait le midi même la jolie serveuse du restaurant où Rose s’était finalement laissé entraîner par les autres séminaristes. Mais la serveuse n’avait

pas le regard à la fois doux et dur de Birgit, cet imparable mélange qui fait dégouliner Rose dès qu'elle pose les fesses sur la chaise Panton du cabinet immaculé. Voix, mains, profil, cheveux noués ou lâchés : quelles que soient les options du jour – robe d'été, bottines à la garçonne ou pull en mohair sur pantalon de cuir –, elle fond chaque fois que Birgit la touche de sa main gantée. La fine pellicule de latex les sauve d'une trop grande proximité. Mais ce soir, seule dans le train désert, il est infiniment plus simple de s'oublier dans la mousse citronnée et le saumon fumé écossais.

## 4

En lisière de forêt, Rose hésite. Elle a devant elle une longue plage inoccupée à remplir avant de sauter à pieds joints dans la case « goûter » qui se remplira de jeux et de rires jusqu'au retour du mari. Autour d'elle se déploient le foisonnement des pétales et la luxuriance du mois de mai. Plus tard, il lui faudra tenter d'écrire ce paysage pour glisser dans le cahier jaune une trace de cette expérience, et Rose en est déjà découragée, elle qui se liquéfie face aux espaces extérieurs. Le confinement lui sied davantage. La circonscription des chambres et des placards. Le volume saisissable des buanderies et des cuisines. Le tracé des arcades, des baies et des portes coulissantes. Le silence des fenêtres au triple vitrage où viennent s'étourdir les étourneaux. Le chuintement des feuilles mortes contre le toit des vérandas. Là sont ses mots. Elle ne peut s'évader de ses intérieurs cryptés sur papier millimétré que pour de brèves escapades hors du pâté de maisons qui lui sert d'écrin et de prison. Par tous les temps, Rose s'aventure aux confins de sa

rue, là où s'arrête le bâti des opulentes compromissions. À cette heure de la journée, le paysage qui s'étend à la pointe de ses sandales est désert, éclairé par une trop vive lumière. Le même scénario se répète chaque année : à l'interminable agonie de l'hiver succède un printemps qui très vite l'insupporte. Il y serait question de terrasses entre amis, de verres qui s'entrechoquent, de temps vacant à occuper ensemble, que peut-être son angoisse serait mieux délimitée. Mais rien de semblable ne l'attend. Seulement d'interminables journées à passer seule, s'occupant par quelques tours de passe-passe décoratifs pour de rares clients indécis. Condamnée à répéter les mêmes activités factices jusqu'au retour de l'enfant, puis de Roger. Jour après jour, après jour.

Rose passe beaucoup trop de temps au lit. Sans l'avoir décidé, elle s'est mise à y travailler, assise en tailleur avec sa tablette graphique, ne descendant au rez-de-chaussée que pour grignoter ou faire du thé. Elle s'offre même parfois une sieste en pleine semaine, quand il pleut trop pour s'aventurer dans les bois. Après l'école, elle y crée des camps avec Boucles d'Or, roulant-boulant l'une sur l'autre, inventoriant la panoplie des bijoux de pacotille dont regorge la commode. Le soir, elle y replonge avec un livre. Les nuits, elle y égrène les heures blanches, et puis ça recommence. Il lui semble attendre fébrilement quelqu'un qu'elle n'a pas encore rencontré, mais c'est tellement cliché qu'elle n'ose pas y penser. Depuis quelques semaines, elle songe à appeler une ligne anonyme gérée par les bénévoles d'une association dont elle voit la publicité dans le métro. « Six cents personnes tentent chaque jour de se donner la mort dans notre pays », clament les ternes affiches, sans qu'il soit précisé si c'est peu ou beaucoup, en comparaison

avec d'autres contrées. Étrangement, cette idée la réconforte. Elle n'est donc pas seule à se sentir seule. Mais fait-elle pour autant partie de la catégorie des suicidaires potentiels ? Cette idée lui paraît tellement saugrenue qu'elle ne parvient pas à se décider. Une ou deux fois, elle est allée jusqu'à chercher le numéro de l'association sur Internet, mais elle craint de raccrocher au moment où elle entendra la voix étrangère dans le combiné. Quelqu'un qui donne de son temps pour écouter les gens qui... Mais elle ? Sérieusement ? Rose ne pourrait pas prononcer les mots. Elle ne pourrait pas dire avec conviction : « Je songe à me suicider. » Ou bien : « Je voudrais m'en aller, quitter ma vie. Je me sens tellement prisonnière, tellement coincée, vous voyez ? » Ensuite il faudrait expliquer, détailler, et que dire alors ? Quoi d'autre que la plate et morne vérité, qui tient en deux lignes ? D'une banalité si affligeante qu'elle ne sait pas comment c'est arrivé ? Qu'elle ne supporte plus son mari, sa voix, son corps, ses gestes, sa façon de manger, de se mouvoir, de ne jamais ranger les choses au bon endroit, de toujours lui demander où se trouve ci ou ça ?

Elle s'entendrait dire ces choses et se consumerait immédiatement de honte, car enfin de quoi se plaint-elle ? De quoi peut-elle raisonnablement se plaindre ? Ce n'est pas comme s'il la battait ou comme s'il avait un comportement inapproprié ? « Votre conjoint est-il un dangereux pervers manipulateur ? » demanderait doucement la voix bénévole dans le combiné, et Rose serait bien obligée de répondre que non, pas du tout, ce n'est pas le problème. « Mais alors quel est-il, votre problème ? »

Et il faudrait se mettre à parler du curetage, se rappeler cette terrible journée, ainsi que toutes celles qui ont précédé. Se souvenir de la brève conversation avec l'anesthésiste,

de l'ascenseur grinçant de la clinique (soviétique, avait-elle songé), du brancardier muet alors qu'elle pleurait en silence sous la fine couverture en nid d'abeille, du bloc opératoire et de Birgit Brookfield – magnifique même en blouse verte sur pantalon de cuir –, enfin de toutes ces choses dont elle n'a aucune envie de parler.

L'autre option serait de ne pas parler du curetage : demeurer évasive, évoquer un début de grossesse non évolutif et la certitude qui l'habite depuis lors de ne plus pouvoir faire d'enfant, de laisser sa fille seule en ce monde. Rose pourrait se limiter à décrire tout ce qui a découlé de cet épisode clinique : la dépression (oserait-elle employer ce mot au téléphone ?) qui s'est emparée de tout son être, elle qui a toujours été si énergique, si combative, et qui, depuis l'hiver, n'a plus d'emprise sur rien, plus d'appétit, plus de désir, plus de joie (aucune joie, oserait-elle le dire ?), même en présence des siens. À la place s'est installée une irritation permanente qui l'étouffe :

« Excédée, je me sens excédée à tout moment, seule ou en famille, avec mes voisins ou mes clients. Tout m'insupporte, absolument tout, et je rêve de pouvoir fuir ma propre vie, la laisser derrière moi pour tout reprendre ailleurs, de zéro. Mais je ne peux pas.

– J'entends ce que vous dites », répondrait la voix anonyme, et cette phrase convenue, sortie d'un manuel de résilience pour les nuls, soulagerait-elle un tant soit peu la douleur de Rose ? Pourrait-elle d'ailleurs évoquer son malaise permanent, expliquer comment elle trouve chaque soir un prétexte bidon (sortir les poubelles, relever le courrier) pour s'échapper de la maison, respirer une bouffée de cet air printanier si lourd avant de retrouver le périmètre de sa domesticité consentie pour faire la vaisselle, coucher l'enfant, échanger quelques